

ARGUMENT des Séminaires Permanents 2023-2024 de la SPRF

Cette année, le séminaire permanent s'articulera autour de deux volets qui alterneront tout au long de l'année.

Le premier volet théorico-clinique a pour thème « Féminin/Masculin ».

Le deuxième volet est centré sur la technique analytique. Le thème de cette année s'intitule « Le cadre analytique : enjeux et représentations ». Nous le poursuivrons sur au moins deux ans.

1. FÉMININ/MASCULIN.

Nous proposons cette année de prolonger un débat ouvert en 2019-2020 autour des rapports entre identification et identité¹ en nous penchant sur la question de l'identité sexuée, des notions de féminin et de masculin et de la relation entre féminin et masculin.

Les termes « féminin, masculin » sont des adjectifs qui appartiennent au vocabulaire de la vie courante, ce qui rend l'approche psychanalytique de ce qu'ils recouvrent particulièrement ardue. Concrètement, le sexe féminin et le sexe masculin se constatent « de visu », dès la naissance. Mais la difficulté commence quand on passe aux tentatives d'essentialisation : « le féminin », « le masculin », qu'est-ce que cela veut dire, au regard du sexuel infantile ?

Au début, donc, l'anatomie : le « roc biologique » de la différence des sexes n'a pas fini de faire travailler la psyché humaine. Joyce McDougall considère en effet que « l'une des blessures narcissiques les plus scandaleuses pour notre mégalomanie infantile nous est infligée par l'obligation d'accepter notre *monosexualité* biologique ».

Il s'agira donc pour nous, sur cette question qui occupe tant notre curiosité sexuelle infantile – et tant d'autres disciplines, de la biologie à la littérature en passant par l'histoire, l'anthropologie, la sociologie – de maintenir le cap psychanalytique, métapsychologique, de l'analyse de ce conflit inconscient souligné par Joyce Mc Dougall. Un conflit qui devient particulièrement aigu à l'adolescence, quand l'après-coup pubertaire vient défier l'infantile bisexuel, polymorphe, et attaquer le narcissisme de l'adolescent à travers les modifications corporelles qu'il doit endurer. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que la rébellion des adolescents face à cette « obligation d'accepter » dont parle Joyce McDougall vienne révéler les crises profondes que peut traverser une société tout entière.

« L'anatomie, c'est le destin », écrivait Freud. Oui, mais quel destin ? Et si l'on naît fille ou garçon, le devient-on nécessairement ? Quel rapport(s) entre sexe psychique et sexe anatomique ? La pulsion n'est pas masculine ou féminine, elle se décline en actif ou passif ; et pourtant notre clinique nous montre bien qu'une des résistances majeures à l'analyse prend sa source dans des théories sexuelles infantiles attribuant le visible et l'actif au masculin, le passif et l'invisible au féminin.

Le conflit entre bisexualité psychique et identité sexuée apparaît ainsi au centre des difficultés cliniques constatées par Freud dans « Analyse avec fin et analyse sans fin » (1937). Freud y décrit les deux obstacles insurmontables à la terminaison d'une analyse, l'envie du pénis chez la femme et la rébellion contre la position passive chez l'homme : « Il ne peut pas en être autrement, car pour le psychisme le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent. Le refus de la féminité ne peut évidemment rien n'être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme de la sexualité. »

La psychanalyse, et plus précisément notre clinique contemporaine, a-t-elle encore des choses à dire aujourd'hui de cette inélaborable et obsédante différence des sexes, représentation par excellence d'une altérité à la fois désirable et inacceptable ? Comment dialogue-t-elle avec les théories du genre et les *gender studies* qui dominent aujourd'hui les débats sur l'identité aussi bien sexuée que sexuelle (Stoller, Butler, Laplanche...) ?

En prenant comme point de départ de la discussion l'opposition freudienne entre « masculin-

¹ Les processus identificatoires et la notion d'identité : quels rapports ?

phallique » et « féminin-châtré » (théorie sexuelle infantile de la différence des sexes), nous proposons de commencer par retracer le destin de cette théorie chez Freud lui-même, tout en ouvrant notre réflexion non seulement aux auteurs contemporains de Freud qui l'ont discuté ou critiqué (Ferenczi, Abraham, Horney), à ses successeurs (Winnicott, Lacan, Bion ...), aux psychanalystes d'aujourd'hui qui le discutent (Green, McDougall, Parat, Chabert, André, et bien d'autres...), mais aussi à des auteurs venus d'autres disciplines, tout particulièrement l'anthropologie (Françoise Héritier).

2. LE CADRE ANALYTIQUE : ENJEUX ET REPRÉSENTATIONS

« Mais c'est un laboratoire au sens où *c'est là qu'apparaissent, sous la forme la plus tangible, la plus démonstrative, la plus intense, un certain nombre de processus, de phénomènes, de formations psychiques, exactement comme une expérience bien conduite est plus pure que le phénomène naturel* ».

JB Pontalis, *Le laboratoire central* (p.36)

Nous proposons d'étudier le cadre analytique et ses théorisations. Quels enjeux, quelles représentations ? Quels implicites, quels impensés ?

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un cadre analytique ? La réponse à cette question est loin d'être simple et univoque, dans la mesure où ce qu'on appelle « le cadre analytique » comporte au moins deux faces : d'un côté, il désigne les limites externes d'un espace-temps interne, celui de cette « autre scène » de l'inconscient, où se joue une « représentation » sous tension, où les feux du transfert menacent de s'en prendre aux murs du théâtre. De l'autre, il se réfère à ce qu'on appelle le « cadre interne » de l'analyste, fruit de l'élaboration de sa/ses propres analyses, de sa formation, de sa pratique (autrement dit de sa formation continue). Le cadre garantit les conditions d'application de la « méthode analytique », des règles techniques fondamentales que sont la libre association (côté patient) et « l'attention flottante » (côté analyste), rendant possible l'analyse de l'inconscient infantile. Mais encore ?

Nous avons beau avoir une référence « standardisée » de la « cure type » (trois fois par semaine sur le divan), les patients sont loin d'être standardisés et la question : « quel cadre vais-je lui proposer ? » se pose à chaque nouvelle rencontre. Face-à-face ou divan-fauteuil ? Combien de séances par semaine ? Quel tarif ? Si le « cadre classique », la « cure type » reste une référence incontournable dans la formation analytique, la réalité de nos pratiques est beaucoup plus variable, d'autant plus qu'il n'existe pas de frontière nette entre un « or pur », idéalisé de la psychanalyse et le « plomb », ou le cuivre, de la psychothérapie.

La forme que prend ce cadre/dispositif a connu de grandes variations selon les époques et se décline différemment selon les « modèles de formation », selon les « écoles », selon les analystes, selon les patients... pourquoi ces évolutions, ces variations, ces différences ? Pourquoi cette question est-elle si importante, au cœur même de la formation analytique ?

Freud n'a pour sa part jamais vraiment parlé de « cadre », mais plutôt de méthode et de technique. C'est sans doute l'importance qu'a prise la question du transfert et du contre-transfert dans les travaux postfreudiens qui a progressivement mis sur le devant de la scène le rôle crucial du cadre et de la dissymétrie qu'il impose comme « stimulateurs » du transfert – les métaphores de « laboratoire », de « théâtre » montrent bien qu'il s'agit de la mise en place d'une contrainte formelle, externe, qui vient mettre en mouvement un jeu entre les instances psychiques qui n'a rien à envier à la commedia dell'Arte, comme nous le montre Freud dans *le Moi et le ça* (1923).

On ne peut en effet concevoir une pratique analytique qui ait une validité scientifique sans un cadre de référence partagé. Comme dans toute activité scientifique, ces règles sont vécues à la fois comme une contrainte, mais aussi comme une protection (du patient comme de l'analyste) et une garantie de professionnalisme. Il est donc fondamental que nous puissions poursuivre ensemble une réflexion sur cette question dont les implications éthiques ne sont plus à démontrer. Nous proposons de l'examiner sous toutes ses coutures, visibles et invisibles, externes et internes... car une analyse qui se déroulerait sans « incident de cadre », ça n'existe pas !